

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 52 (1914)
Heft: 13

Artikel: "Service soigné"
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-210308>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

† M^{me} Louis MONNET

Notre ami, M. Julien Monnet, vient d'être atteint dans ses affections les plus tendres : il a eu la douleur de perdre son excellente mère, décédée mercredi dernier.

Avec M^{me} Louis Monnet s'en va non seulement une femme vaillante et bonne, mais encore celle qui fut sans cesse le soutien moral du *Conteur vaudois*. Elle suivait de tout son cœur les travaux de son mari, puis de son fils ; souvent même elle les inspira. Si elle l'eût voulu, elle aurait écrit des choses charmantes, car elle avait l'esprit fin et pénétrant ; mais, vraie Vaudoise, elle était de ces mères sensées et modestes, qui n'aiment pas à attirer l'attention et ne croient pas déchoir en se consacrant exclusivement à leur foyer.

Le souvenir de M^{me} Louis Monnet demeurera gravé chez tous ceux qui eurent le privilège d'être admis dans son intimité, notamment chez les collaborateurs de notre journal, qu'elle entourait de son affectueuse sympathie. Nous sommes certain qu'ils prennent part, comme nous, à la cruelle affliction de M. Julien Monnet et de sa sœur, M^{me} Eugénie Monnet. V. F.

POUR DEVENIR UN BON LIEUTENANT

Au moment où commencent les cours de répétition de nos milices, il n'est peut-être pas sans intérêt de reproduire quelques passages des instructions « pour les lieutenants », rédigées, il y a plus de cent ans, par Lanther, ministre de la guerre de la République helvétique. Les voici :

« Comme sous le règne de la loi, les places dans l'état militaire de la République ne seront plus l'apanage du préjugé et de l'intrigue, et que la vertu, le talent et le mérite seuls auront droit d'y prétendre, il est à supposer que le militaire, élevé au grade d'Officier, sera parfairement au fait des devoirs imposés aux grades inférieurs, et que non-seulement il saura les remplir tous exactement, mais qu'il sera même en état de pouvoir les enseigner à ses inférieurs.

« L'Officier doit se regarder comme le père du soldat, comme le défenseur de ses droits ; il est institué exprès pour cela par la Loi et par le Gouvernement ; sa conduite publique et privée doit sans cesse porter cette empreinte ; elle doit servir de modèle à ceux de ses inférieurs qui aspirent au même avancement.

« L'intérêt qu'il prendra à leur bien-être est la route la plus sûre pour acquérir leur estime, leur confiance et cette considération, base du bien du service.

« Il doit par conséquent s'interdire avec ses inférieurs tout propos, tout acte qui puisse engendrer la familiarité et avec elle le mépris ; il doit savoir que le sot orgueil et la familiarité sont deux écueils également dangereux et que l'Officier doit soigneusement éviter dans sa conduite avec ses inférieurs.

« Dans ses conversations avec eux, il doit observer cette amééné, cette franchise, cette bonté paternelle, qui savent si bien gagner les cœurs et ramener même les hommes égarés par leurs passions dans la route du devoir.

« Le reproche réfléchi d'un bon chef produit ordinairement plus d'effet que la brusquerie et la punition.

« Le même principe doit guider l'Officier, lorsqu'il instruit ses inférieurs dans leurs devoirs à remplir, soit dans leurs chambres, soit à l'exercice ou à quelqu'autre service. Il doit

seulement y joindre la fermeté dans les cas requis et ne point permettre qu'un ordre donné reste sans exécution, ou soit exécuté mollement. »

Aux discoureurs. — C'était dans un banquet ; un monsieur prononçait un discours un peu diffus, assaisonné de grands mots à effet, lit-on dans la *Feuille d'Avis de La Vallée*. Quand il eut terminé, un bon paysan se tourna du côté de son voisin avec une figure effarée, mais malicieuse et lui dit en bon patois :

— *Tot parai l'ein sà rudameint long ! on ne compreind pa on mol de cein que de !*

GRINGALE ET SON GILET A MANDZE

Né pas po rein qu'on lâi desâi Gringale à clî corps. Crâio que sè lavâve jamé lè pî que quand sè solâ étant trâo petit. Sè man, on arâi djurâ que lâi avâi met dâi metanne. Avoué cein que l'êtâi barbû quemet Moïse qu'on vayâi lo potré dein lè lâivro dâi z'autro iâdzo, et que sè copâve lè cheuve on iâdzo ti lè dou z'an. Vo cognâite l'hommo et, ora, vo vu racontâ l'histoïre. Vo dio cein de clî corps po que vo veni pas mè dere quemet i'ê oû dâi coup : « Marc à Louis no raconte rein que dâi dzanlye. » Cllia zique l'ê onna veretabllia.

Sti tsautain — lâi à dza la dou z'an (sa vatsé n'avâi pas oncora fê son trâisiemo vî et ora l'ê portenta dau cinquième) — Gringale vegnâi de lietta dau blliâ pè la Mollie-âi-Renaille. Fasâi onna chaleu à fêre châ dâi fontsî. Quemet passâvè vè lo rio, à n'on got dè coûte lo bosson, mon Gringale que l'êtâi tot d'epourent de tsaud avoué sa grocha barba et sa puchenta tignasse, lâi vint l'idée de sè bêta on bocon dedein lo got po sè rafraitsi. Sè dèvite dan, trâi son gilet à mandze, sa tsemise, sè solâ et sè tsausse et via dein lo rio. Quand fut prau refraidsi, remet sè solâ, sè tsausse, sa tsemise. Quand l'eut tot cein bêtâ, tserfse son gilet à mandze, mâ pas moyan : Iô dau diâbllio avâi-te bin pu passâ ? Pas mè de gilet à mandze que de senaille à n'on bâo. Reva tsi lî tot mau conteint iô raconte l'affére à sa fenna qu'ein fut tota motsetta. Mâ, l'a falu passâ perquie, lo gilet êtâi via ! Prau su que lâi avâi êtâ robâ tandu que sè bâgnive. Salut lo gilet à mandze !

Onn' annâie aprî, Gringale repassâvè à la mîma pliâce et fasâi la mîma chaleu. Lâi revint dan la mîm' idée que l'an passâ, de sè reinfatâ on bocon dein lo got.

Quand l'ê que fut redêfro et que sè fut revetu, ie châote tant qu'à l'ottô, iô trâove assebin sa fenna :

— Suzon, que lâi fâ, mè su bagnî vouâ et, peinsa tè vâi, i'ê retrôvâ mon gilet à mandze.

— Mâ, quaise-tè ! iô dau diâbllio l'a-to rezu ?

— Peinsâ-té vâi cliaque : sti an passâ quand su z'u à l'iguie lo premi coup, quand mè su revetu l'avé met dêzo ma tsemise, quemet onna camisole, et l'ê retrôvâ vouâ quand mè su bagnî ! Quinta tchance !

Allâ-vô oncora mè dere dzanliâo ?

MARC A LOUIS.

On est là ! — C'était samedi dernier, sur la Riponne. Un citadin aborde un paysan, vert et plaisant encore sous les ans accumulés sur sa tête.

— Eh ! bonjour, père François, quelle chance de vous rencontrer. Vous vous portez comme le pont Neuf.

— Oh ! monté oui, ça ne va pas encore trop mal.

— Quel âge avez-vous ?

— Huitante-trois, bien sonnés.

— Vous ne voulez jamais mourir !

— Oh ! je suis pas pressé ! D'ailleul, quand le bon Dieu aura besoin d'un homme de sorte, y veut assez m'appeler. On est là !

HISTOIRE TOUTE SIMPLE

ET DE TOUS LES JOURS

Je possède une vieille tante célibataire, brave et digne femme, la crème des poires-beurées. Ma tante Sophie est membre dévoué de plusieurs associations philanthropiques, de bienfaisance, de relèvement, etc. Elle fait donc partie de la *Société protectrice des ourriers sans travail*.

Dernièrement, un chemineau se présenta à à sa porte, sortant, disait-il, de l'hôpital où l'on n'avait pu le guérir d'une longicostalgie chronique, incurable d'ailleurs.

— Alors, mon pauvre homme, lui dit la digne femme, vous êtes sans ressources ?

— Voui, répond l'autre, voilà dix-huit ans que je cherche du travail et je peux pas en trouver.

— Eh bien, venez avec moi, lui répliqua ma bonne parente, j'ai de quoi vous occuper et vous receverez un écu pour votre salaire.

— C'est que je peux pas travailler quand j'ai le ventre vide, j'ai pas le cœur à l'ouvrage.

— Oh ! le pauvre malheureux ! s'écria tante Sophie, vous avez faim et vous ne me le dites pas !

Et courant à sa cuisine, elle lui prépara un petit dîner comme elle sait les faire. Les dix-huit ans que l'homme avait passé à chercher du travail lui avaient donné un appétit de loup, car il mangea comme quatre et ne laissa rien du contenu des nombreux plats que ma tante lui avait apprêtés. La bonne vieille poussa la condescendance jusqu'à lui offrir le café (sans liqueur, parce qu'elle est tempérante).

— Eh ! bien, vous voilà un peu remis, mon brave homme, il s'agit à présent de rentrer mon bois, si vous voulez bien.

— Ah ! le bois, répondit l'homme, c'est pas ma partie, moi je travaille sur le fer, et pi quand j'ai le ventre plein je peux pas travailler, ça m'empêche la digestion. Il faut, du reste, que j'aille boire un verre pour faire descendre votre repas. A revoi, madame, on se recommande pour une autre fois.

— ??..., fit ma tante.

Que ma petite histoire ne vous décourage cependant point de faire le bien quand vous en aurez l'occasion ; rappelez-vous qu'un bienfait n'est jamais perdu.

MÉRINE.

Macabre réclame. — Un marchand de cercueils profite de la mise en vente de la *Salvator*, pour afficher une pancarte portant ces mots :

La meilleure bière est la bière de sapin.

« SERVICE SOIGNÉ »

Sous ce titre « Service soigné », on a représenté, au Casino de La Sarraz, une pièce en un acte de notre collaborateur et ami M. Henri Schüler. L'originalité de la donnée et l'humour dont l'auteur a su l'assaisonner lui ont valu un très vif succès.

Voici, en deux mots, la donnée :

Deux amis, Paul Chambal et Gaston Derbois, vont au bal chez les Larrivée, costumés en mousquetaires. Or, tandis que l'un d'eux ne pense qu'à conter fleurette à Gisèle, la fille de la maison, l'autre, en homme positif, s'efforce d'attraper au buffet les morceaux de choix.

Le maître d'hôtel, auquel M. Larrivée a recommandé d'ouvrir l'œil, ne dissimula pas à ce dernier les abus auxquels se livre « le mousquetaire ». Il croit, en effet, que Chambal et Derbois ne font qu'un. Aussi Paul Chambal est-il fort mal accueilli lorsqu'il risque sa demande auprès de M. Larrivée. Heureusement, se ren-

dant compte de la confusion dont il risque d'être victime, Chambal s'arrange à démasquer son ami Derbois dans une scène bien observée et fort drôle.

* * *

Dans la scène ci-dessous, Paul Chambal s'efforce de se trouver seul avec Gisèle. Profitant de son absence, il s'est inscrit sur son carnet de bal, en regard de presque toutes les danses.

Gisèle. — J'ai dû l'oublier ici. Ah! le voilà! (Elle prend son carnet de bal sur le guéridon et se dispose à repartir.)

Chambal. — Vous êtes si pressée de repartir?

Gisèle. — Oh! pas précisément...

Chambal. — Parce que si vous n'étiez pas pressée je vous aurais tenu compagnie... j'ai le temps!... (Ils s'asseyent.)

Gisèle. — Voyons ce qui vient. (Elle ouvre son carnet.) Oh! monsieur Paul, c'est vous... pendant que... Mais c'est un coup de Jarnac!

Chambal. — Pardonnez mon audace, mademoiselle. J'aurais tant voulu vous parler, vous dire... mais vous savez combien je me trouble. Tandis qu'en écrivant, n'est-ce pas, on est moins timide. Alors j'ai écrit...

Gisèle. — Oh! seulement votre nom!

Chambal. — Oui, mais tout près du vôtre. Vous m'en voulez?

Gisèle. — C'est qu'il n'y en a presque plus que pour vous!

Chambal. — Eh bien voilà précisément le rêve de ma vie : qu'il n'y en ait presque plus que pour moi! Ah! mademoiselle Gisèle, laissez-moi vous avouer tout ce que je refoule [en moi depuis si longtemps. Tout à l'heure, j'ai été méchant et très bête... Si! si! Mais il ne faut pas m'en vouloir. Il paraît qu'on est toujours ainsi quand on aime... Or, je vous aime, moi, je le sens! Et mon vœu le plus cher serait d'être à vos côtés, pour toute la vie. (Un temps.) Je ne sais pas si cette idée vous sourit, mais moi elle me travaille depuis au moins trois semaines... Oh! je vois, vous craignez peut-être ne pas ressentir assez d'affection pour moi? Rassurez-vous. J'ai lu dans Michelet que chez les époux l'amour venait souvent plus tard, et que c'était même un bien... Mais naturellement, j'aimerais autant qu'il n'eût pas trop de retard; ce n'est pas toujours gai d'attendre...

Enfin, si vous m'en croyez digne, je m'appliquerai à faire de vous une femme heureuse!

Gisèle. — Vrai!... (Un temps.) Alors, il faudrait causer à papa!

Chambal. — Oh! oui, oui, ce cher homme!

Gisèle. — Prenez garde, il vous connaît si peu, et vous savez comme il m'aime presque jalousement.

Chambal (lui baisant la main). — Il a raison. Moi aussi, je vous aimerai comme ça!... Ah! si vous savez ce que je suis heureux, si vous savez! (Bruit de voix.) Oh! du monde! On vient déjà nous déranger.

Gisèle. — Alors, je me sauve!

Au tribunal. — Un avocat, s'apercevant tout à coup que les juges s'étaient endormis, arrêta sa plaidoirie.

Le silence réveilla les juges.

Alors, sérieux, l'avocat reprit : « Je vous disais donc, hier... »

Tête des juges, dont un ou deux se demandaient s'ils étaient endormis depuis la veille.

Le braconnier. — Joséphine, choquée du luxe ridicule d'une femme qui était parvenue à se faire recevoir à la cour consulaire, disait à son mari :

— Conçois-tu, Bonaparte, cette M^{me} *** qui se donne des airs d'avoir un chasseur derrière sa voiture!

— Ce n'est pas un chasseur, répondit Napoléon, c'est un braconnier.

A L'OURS

De passage à Berne, on m'a envoyé à l'Ours! Ce n'est pas très aimable, direz-vous. Eh bien, oui, c'est très aimable. En l'espèce, le plantigrade est très accueillant. Les Vaudois sont si peu rancuniers! Ils ont toujours eu comme un faible pour cet hôtel... c'est un hôtel où l'on boit de l'excellent Epesses. L'épithète « excellent » n'est pas une façon de parler, c'est un mot obligatoire. Autrefois, leurs Excellences venaient elles-mêmes vendanger sur les coteaux du Léman. Aujourd'hui, grâce à des moyens de communication multiples, il leur suffit de faire une petite commande par la poste ou d'assister à la mise de Morges. Il est bien entendu que Bernois et Vaudois, sans renier leur passé, savent aujourd'hui s'apprécier mutuellement. Conseillers fédéraux vaudois et députés vaudois ont passé et passent de jolis moments à l'Ours, dont la cuisine est aussi bien appréciée que les vins. La « Patrie vaudoise » qui, depuis quelques années, organise très démocratiquement pour sa nombreuse famille des soirées historiques, littéraires et musicales, lui en a donné une mardi 17 mars dans la grande salle du restaurant de l'Ours. Nous avons, comme tous, eu beaucoup de plaisir à entendre un récital de Mme Lehr-Blanc, qui, inlassable, a chanté avec un goût parfait de ravissantes chansons du meilleur répertoire sentimental. M. Noisette s'est taillé un joli succès en lisant finement quelques morceaux vaudois d'Edouard Vautier, entre autres une oraison funèbre... ah! pauvre de nous! Il y avait aussi une flûte, celle de M. Hartung, un nom peu vaudois, mais qui a fait plaisir; de même, n'oublions pas ce modeste mais indispensable collaborateur, l'accompagnatrice au piano.

La soirée s'est terminée par une invasion du café, où des peintures murales représentent plusieurs Manis cueillant le raisin à Montreux. Quelques Bernois de vieille souche paraissaient quelque peu ahuris de ce sans-gêne welsche et grognaien tout doucement, sans d'ailleurs bouger d'une semelle : ils étaient en train de vider une topette de blanc et savaient parfaitement que ce n'était pas Brune qui revenait, mais de vrais amis, en tout cas des contribuables, sauf peut-être celui qui écrit ces lignes.

L. M.

L'autre mullet. — Dernièrement, une jeune dame qui faisait du ski à la montagne, avec son mari, se démit le pied. L'époux la prit sur son dos pour gagner l'hôtel le plus proche, au fond de la vallée.

— Te rappelles-tu, mon cheri, lui dit-elle, le plaisir que nous eûmes à passer en ces sites enchanteresses, lors de notre tournée de noce?

— Oui, fit-il, tout essoufflé, seulement c'était... un autre mullet qui te portait.

Cri du cœur. — C'était l'autre jour, dans une des gares de notre littoral, qui n'a pas encore de passages souterrains.

Un voyageur vient de traverser imprudemment les voies.

— Hé! vous là-bas, lui crie le chef de gare, vous ne pourriez pas faire attention! Quand vous aurez les deux jambes coupées, c'est moi qui aurai encore tous les emm...ments!

(Authentique.)

Réplique. — Un de nos vétérinaires qui a la réputation d'ailleurs justifiée d'une langue très affilée, rencontra l'autre jour un brave campagnard de sa connaissance.

— Ah! vous voilà encore! lui fait-il en l'abordant. Alors?... Le grand Chose qui m'avait dit que vous étiez mort.

— Le grand Chose n'est qu'un blagueur! Y m'a bien dit, à moi, que vous étiez devenu muet!

Petit guide d'hygiène. — Rédigé et recommandé par des médecins et des membres du corps enseignant. 1 exemplaire 10 cent., 10 exempl. 50 cent., 50 exempl. 2 fr. 50, 100 exempl. 4 fr. 50.

Ce petit guide est un *a b c* de l'hygiène, que chacun devrait se procurer dans l'intérêt de sa santé physique et du bon fonctionnement de ses facultés intellectuelles. Si chaque enfant de notre pays le possédait, nombre de maladies et de misères seraient évitées et le bien public y gagnerait incontestablement.

La nécessité de la réclame se fait toujours plus sentir pour toutes les branches du commerce et de l'industrie. La réclame à l'étranger s'est développée dans de notables proportions. Il est donc de plus en plus important pour l'annonceur suisse d'avoir pour sa publicité des conseils précis et éclairés. Le catalogue de journaux que la maison *Haasenstein et Vogler* publie au commencement de chaque année sera donc, pour tous les annonceurs, un guide sûr et pratique, ce qu'explique, du reste, la situation qu'occupe la plus ancienne agence de publicité grâce à son organisation internationale.

Le collidor. — Un paysan du district de Cossonay va, un jour de cet hiver, rendre visite à l'un de ses bons vieux amis habitant un village voisin.

Naturellement, descente à la cave; et là, auprès du guillon, évocation des souvenirs de jeunesse : « Ten souviens-tu?... »

De trois verres en trois verres, le soir arrive.

— Eh! dis donc, Samuïel, à présent] c'est assez. Voilà déjà huit heures! Y me faut voir aller.

— Tu as bien le temps! Encore un... le dernier!

— Non... non... c'est inutile. J'en ai assez. Je vais!

Et, ce disant, l'ami se dirige vers la porte. Lorsqu'il est dans le corridor étroit de la maison, il zigzaguer d'un mur à l'autre.

Alors, l'amphitryon, non moins éméché, mais tout heureux de se sentir au port.

— Dis donc, François, faudrait peut-être que je te prête mon collidor pour aller jusqu'à Boussens?

Grand Théâtre. — Demain dimanche, deux spectacles délicieux, qui feront salle comble : en matinée à 2 1/2 h., *Le Million*, vaudeville en 5 actes, de Berr et Guillemaud; le soir à 8 h., *Le Veau d'or*, comédie en 3 actes, de Lucien Gleize, jouée pour la première fois jeudi avec un succès éclatant, et *Le Million*. Ce sera la clôture irrévocable des représentations de l'excellente troupe de comédie de M. Bonarel.

Mardi 31, jeudi 2 avril et vendredi 3, *Le Jeu du Feuillu*, l'une des œuvres les plus gracieuses et les plus fraîches de Jaques-Dalcroze.

* * *

Kursaal. — L'immense succès de *Pan!... Germinal!* se maintient comme aux premières représentations. Tous ceux qui n'ont pu encore assister à cette revue, la plus réussie qu'ait donnée jusqu'ici le Kursaal, regretteront amèrement de n'y être pas allé. La dernière matinée a lieu dimanche. Qu'ils se le disent!

Draps de Berne et milaines magnifiques. Toilerie et toute sorte de linges pour tressus. Adressez-vous à *Walther Gygax*, fabricant à *Bleienbach*.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.